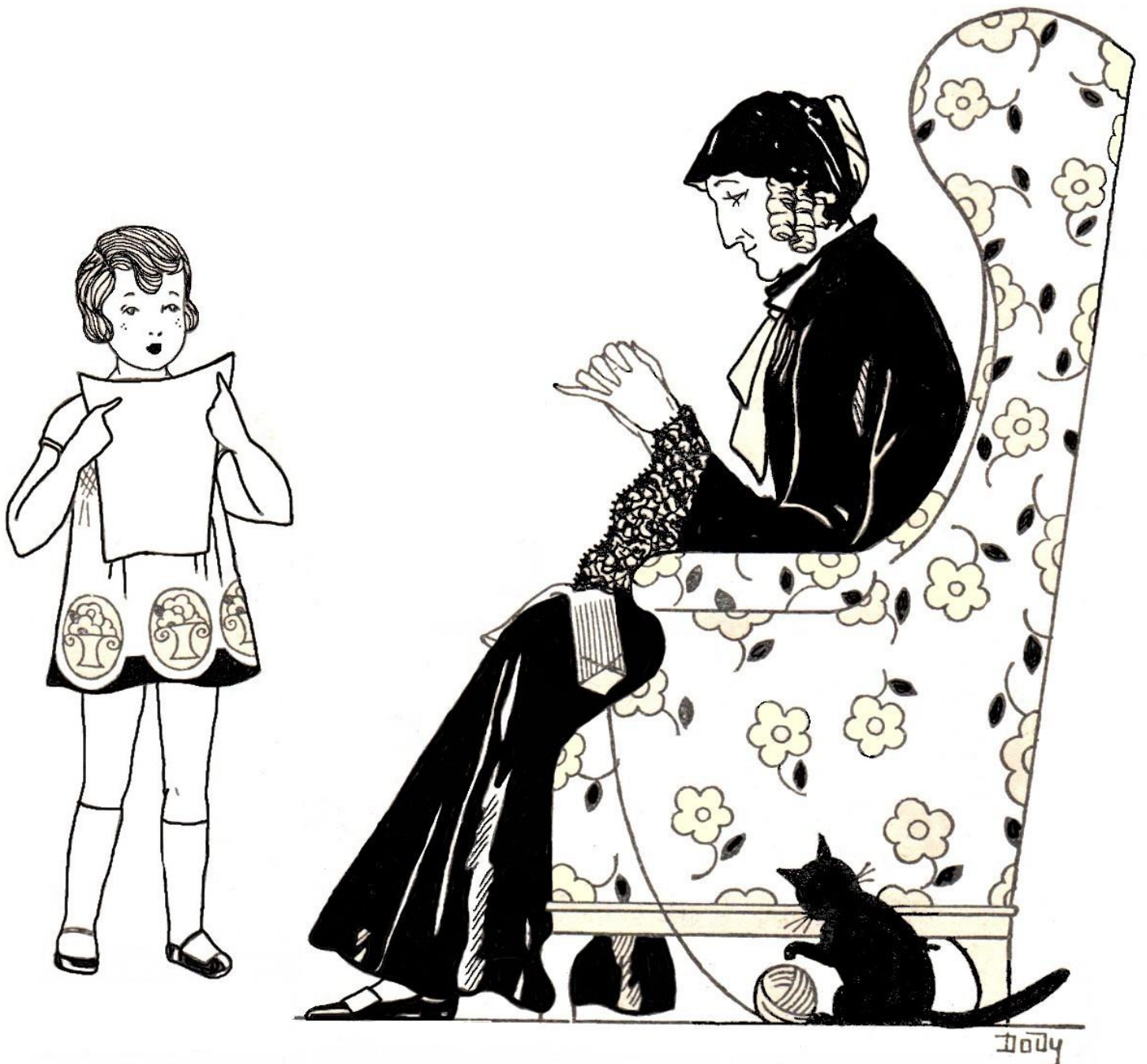


HELLÈLE

Veux-tu t'en aller !



MONOLOGUE

Veux-tu t'en aller!

DEPUIS qu'elle suivait les cours de l'institution Sévigné, place de la Colonne, Marie-Thérèse Dutel passait chaque jour par la rue des Tilleuls. Elle avait remarqué au numéro 20 de cette rue un grand immeuble en briques rouges, dont les fenêtres du rez-de-chaussée demeuraient toujours closes.

Or, par un beau jour de printemps clair et ensoleillé, Marie-Thérèse aperçut de loin une transformation : les volets étaient rabattus et les fenêtres grandes ouvertes ; un tapis aux vives couleurs s'étalait sur l'une des barres d'appui.

— La Belle au Bois-Dormant est réveillée ! se dit la fillette en souriant.

Mais un peu de curiosité la piqua.

— Je voudrais bien la voir, cette Belle...

Et en passant devant l'une des fenêtres largement ouvertes au gai soleil, Marie-Thérèse ralêtit le pas, lança un regard discret, puis, ne voyant personne dans la pièce, s'arrêta tout à fait et passa la tête à l'intérieur. Elle put contempler une chambre simplement meublée où deux caisses entr'ouvertes indiquaient un emménagement en cours.

Mais au même instant, du coin de l'appartement, partit une voix aigre et ironique qui lui cria d'un ton parfaitement désagréable :

— Veux-tu t'en aller, petite sotté !

Saisie et confondue, Marie-Thérèse fit un bond en arrière, et, rouge jusqu'aux oreilles, elle reprit son chemin en toute hâte.

Le lendemain, en arrivant au même endroit, elle aperçut (oh ! sans s'arrêter cette fois) une femme à cheveux gris qui travaillait, assise, près d'une petite table, devant la fenêtre ouverte. Comme la fillette jetait du coin de l'œil un regard discret, la même voix que la veille reprit, acerbe et nasillarde :

— Veux-tu t'en aller !...

Marie-Thérèse n'en entendit pas plus long. Elle courait presque le long des maisons, furieuse et humiliée.

Les jours suivants, le même fait se reproduisit. La femme âgée, aux cheveux grisonnants, travaillait seule auprès de sa table. Et la même voix acerbe jetait ces paroles :

— Veux-tu t'en aller, petite sotté !

— La Belle au Bois-Dormant n'était qu'une vieille et détestable sorcière, songeait Marie-Thérèse, furieuse.

En vain passait-elle tout droit, fièrement, sans tourner la tête : le cri humiliant résonnait à ses oreilles. Elle suivit l'autre trottoir, la voix l'atteignit jusque-là.

Alors elle prit le parti de changer de route, et tous les jours elle fit un détour pour éviter la rue des Tilleuls.

Un jour, à déjeuner, Mme Dutel dit à son mari :

— Te souviens-tu de Clémence Hardy ?

— Cette brave fille qui gagnait sa vie en

6 Avr. 1922

faisant de petits travaux de broderie? dit M. Dutel. Elle avait la réputation d'une merveilleuse ouvrière.

— Oui. Eh bien! je l'ai revue aujourd'hui.

— Qu'était-elle devenue? Je n'en ai pas entendu parler depuis plusieurs années.

— Elle était partie à Lorient, reprit Mme Dutel, près de son frère, un vieux marin célibataire, à demi paralysé, qui se refusait absolument à quitter son petit logement, près du port, où étaient concentrés tous ses souvenirs. La bonne Clémence l'a soigné avec dévouement, et je crois bien qu'elle a dépensé pour lui une bonne partie de ses économies. Il est mort le mois dernier; et elle, n'ayant plus rien qui la retienne à Lorient, elle est revenue dans son rez-de-chaussée de la rue des Tilleuls.

En entendant ces derniers mots, Marie-Thérèse tressaillit. Elle fut sur le point de s'écrier:

— Mais je la connais, cette Clémence! Quelle personne désagréable!

Seulement, il aurait fallu avouer son petit mouvement de curiosité, la légère indiscretion commise en passant la tête par la fenêtre ouverte. Marie-Thérèse hésita... et se tut.

— Elle m'a demandé de lui trouver de l'ouvrage, continuait Mme Dutel. Je la recommanderai autour de moi. C'est une excellente brodeuse et une femme digne d'intérêt.

— Elle manque bien d'aménité, en tous cas! songeait Marie-Thérèse, non sans amertume.

Or, un peu plus tard, Mme Dutel dit à sa fille:

— J'avais à faire une course urgente ce matin, mais il m'est impossible de sortir. Tu iras à ma place en revenant du cours, ce te sera facile, c'est sur ta route, au 20 de la rue des Tilleuls. Tu entreras dans le vestibule et tu ouvriras la première porte à gauche. C'est là que demeure Clémence Hardy, cette brodeuse dont je vous ai déjà parlé. Tu réclameras un petit paquet qu'elle doit me tenir prêt pour aujourd'hui.

Marie-Thérèse demeurerait muette de consternation. Que dire? Comment refuser? Il faudrait s'expliquer, et maman s'étonnerait que sa fille lui eût fait mystère de cet incident.

Oserait-elle pourtant affronter cette vieille fille à la voix acariâtre?

Elle prit son chapeau, prépara ses livres...

— N'oublie pas ma commission, surtout! insista Mme Dutel.

Marie-Thérèse fit son détour habituel pour éviter le passage redouté. Tout le temps du cours, inattentive et distraite, elle songeait à ce moment pénible où elle se trouverait nez à nez avec la vieille fille, obligée de pénétrer dans cette pièce d'un accueil si peu engageant.

Elle avait bien envie de trouver un prétexte pour revenir tout droit à la maison. Mais ce serait contrarier sa maman. Allons! tant pis, il fallait expier sa curiosité.

— Peut-être, après tout, se dit-elle, cette méchante fille m'aura-t-elle oubliée... elle ne me reconnaîtra plus!

Voici la rue des Tilleuls... voici le numéro 20...

Elle entra dans le vestibule, le cœur serré. La première porte à gauche... elle mit la main sur le bouton de la serrure... et, claironnante, sonore, ironique, la voix rauque se fit entendre:

— Veux-tu t'en aller, petite sottie!

Rouge, Marie-Thérèse lâcha la poignée de la porte et fit deux pas en arrière.

Mais non, tant pis! elle affronterait l'humiliation jusqu'au bout. Elle entra franchement.

Mlle Clémence était assise près de sa table, brodant un merveilleux napperon de toile fine. Elle leva les yeux, et Marie-Thérèse fut agréablement surprise de l'expression indulgente et douce de ce bon regard.

— Que voulez-vous, Mademoiselle? dit la brodeuse d'une voix chantante et un peu voilée.

— Je viens, dit Marie-Thérèse, je viens de la part de ma mère, Mme Dutel...

— Veux-tu t'en aller, petite sottie!

Le cri résonna plus guttural, plus odieux que jamais! Marie-Thérèse tressaillit, bouleversée.

— Oh! excusez, Mademoiselle, fit Clémence de sa douce voix paisible, avec un sourire. C'est mon perroquet qui fait encore des siennes.

Marie-Thérèse vit alors, dans un coin, un ara magnifique qui tournait sur son perchoir.

Il ne sait dire que cela, reprit Clémence; ce n'est pas bien joli! et je ne peux pas le faire taire! Mais c'est à peu près tout ce qui me reste en souvenir de mon pauvre frère; c'était son animal favori...

En disant ces mots, Mlle Clémence prit sur sa commode un petit paquet tout préparé et le remit à Marie-Thérèse:

— Voici la commission pour votre mère. Souhaitez-lui, je vous prie, le bonjour de ma part. Vous lui ressemblez bien. Dieu veuille que vous soyez, comme elle, digne et bonne!

... Elles se quittèrent les meilleures amies du monde. Marie-Thérèse ne pouvait revenir de sa surprise; elle riait toute seule en revenant.

— Et dire que j'ai pris si longtemps pour un reproche injurieux ce cri bête d'un perroquet!

Le soir, elle trouva près de son assiette le petit paquet de Clémence.

— Qu'est-ce que cela? fit-elle, tout étonnée.

— Tu oublies que c'est aujourd'hui ton anniversaire, dit en souriant Mme Dutel. C'est un petit cadeau que j'avais commandé à cette intention... et auquel d'ailleurs la bonne Clémence a voulu contribuer en ajoutant des initiales à titre gracieux.

Et Marie-Thérèse développa avec ravissement trois petits mouchoirs les plus charmants qui se puissent imaginer.

Alors, en remerciant sa mère avec effusion, Marie-Thérèse se décida à lui conter sa petite aventure. Mme Dutel s'en amusa fort.

Et désormais, Marie-Thérèse a repris son chemin direct par la rue des Tilleuls. Souvent, au passage, elle entre au rez-de-chaussée du numéro 20 et elle cause un instant avec la bonne Clémence, sans se soucier du gros ara qui répète d'une voix rauque:

— Veux-tu t'en aller, petite sottie!